

Le néo-réalisme ou la formulation du paradigme hégémonique en relations internationales

Neo-Realism or a Redefinition of the Hegemony Paradigm in International Relations

Jean-François Rioux, Ernie Keenes et Gregg Légaré

Volume 19, numéro 1, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702292ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702292ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Résumé de l'article

This article provides an analytical framework which we employ to examine the 'interparadigm debate' currently underway in the field of international relations. Arguing that this debate is more significant than the previous 'grand debates' in the field because it is simultaneously fought on the terrains of ontology, epistemology and values, we use these categories to examine the central propositions of the major paradigms of international relations. We argue that the interparadigm debate is a series of attacks on realism from the other perspectives, which neo-realists attempt to counter by a reconstruction of realism through the appropriation and reinterpretation of concepts and arguments used by its main critics. The refurbishment of realism corresponds to an attempt at maintaining the intellectual hegemony of the paradigm on the teaching and practice of world politics. We think that the hegemonic synthesis under the auspices of realism is not desirable and constitutes a retrograde move which ought to be resisted by scholars seeking a more relevant and less 'americanized' discipline of international relations.

Citer cet article

Rioux, J.-F., Keenes, E. & Légaré, G. (1988). Le néo-réalisme ou la formulation du paradigme hégémonique en relations internationales. *Études internationales*, 19(1), 57-80. <https://doi.org/10.7202/702292ar>

LE NÉO-RÉALISME OU LA REFORMULATION DU PARADIGME HÉGÉMONIQUE EN RELATIONS INTERNATIONALES

Jean-François RIOUX, Ernie KEENES et Gregg LÉGARÉ*

ABSTRACT — *Neo-Realism or a Redefinition of the Hegemony Paradigm in International Relations*

This article provides an analytical framework which we employ to examine the 'inter-paradigm debate' currently underway in the field of international relations. Arguing that this debate is more significant than the previous 'grand debates' in the field because it is simultaneously fought on the terrains of ontology, epistemology and values, we use these categories to examine the central propositions of the major paradigms of international relations. We argue that the interparadigm debate is a series of attacks on realism from the other perspectives, which neo-realists attempt to counter by a reconstruction of realism through the appropriation and reinterpretation of concepts and arguments used by its main critics. The refurbishment of realism corresponds to an attempt at maintaining the intellectual hegemony of the paradigm on the teaching and practice of world politics. We think that the hegemonic synthesis under the auspices of realism is not desirable and constitutes a retrograde move which ought to be resisted by scholars seeking a more relevant and less 'americanized' discipline of international relations.

Depuis quelques années, deux sujets attirent particulièrement l'attention des théoriciens des relations internationales. Premièrement, la diversification de la théorie générale dans le champ des relations internationales en écoles de pensées de plus en plus divergentes; et deuxièmement, l'apparition de l'approche néo-réaliste. Cet article se veut une contribution à la compréhension de l'émergence du débat interparadigmatique en relations internationales et du regain de vie de l'école réaliste sous la forme du néo-réalisme.¹ Selon nous, ces deux questions sont intimement liées puisque le débat interparadigmatique en relations internationales constitue avant tout un ensemble d'offensives contre le réalisme auxquelles répondent mesures défensives et contre-attaques. La reformulation du réalisme équivaut à une tentative d'assurer le maintien de l'hégémonie de ce paradigme sur la discipline des relations internationales face aux défis lancés par les autres écoles théoriques. Cette contre-attaque a ceci de particulier, qu'elle est basée sur l'utilisation par les réalistes d'armes normalement pointées sur eux par les pluralistes ou les marxistes: le structuralisme, les acteurs non-étatiques et l'économie politique. Nous souten-

* Les auteurs sont étudiants au doctorat au Département de science politique de l'université Carleton à Ottawa. M. Keenes enseigne présentement à l'université de Victoria. Une première version de cet article fut présentée au congrès de l'Association canadienne de science politique en juin 1986.

1. Le terme de néo-réalisme (*neo-realism*) est beaucoup plus couramment rencontré dans la littérature anglo-saxonne que le terme de structural-réalisme (*structural realism*) utilisé surtout par R.O. Keohane. Nous emploierons les deux termes indifféremment.

Revue Études internationales, volume XIX, n° 1, mars 1988

drons que la modernisation du réalisme est problématique, car les auteurs structuro-réalistes ont peine à intégrer ces éléments théoriques et ils ne s'entendent même pas entre eux sur les modifications à apporter à leur paradigme.

La première section de cet article présentera le cadre d'analyse utilisé par l'expositions de ses concepts-clé. En deuxième lieu, nous décrirons brièvement le débat interparadigmatique en relations internationales. Ensuite, nous ferons l'analyse de ce débat en utilisant notre conceptualisation. Enfin, nous étudierons trois importants auteurs néo-réalistes dans les buts d'illustrer ce processus de reconstruction du réalisme par l'absorption d'éléments théoriques étrangers et de démontrer les limites d'une telle entreprise.

I – LE CADRE CONCEPTUEL

Le concept de paradigme est devenu extrêmement populaire dans les sciences sociales depuis la parution du célèbre essai de Thomas Kuhn.² Naturellement, une quantité de définitions plus ou moins subjectives du concept accompagne cette popularité, et il n'est pas sûr que Kuhn lui-même ait toujours utilisé le terme d'une manière consistante.³ Pour notre part, nous utiliserons la notion de paradigme en tant que concept analytique précisant la notion commune et imprécise de « vision du monde ». Un paradigme est donc une image intellectuelle plus ou moins systématique, cohérente et consistante de ce qu'est l'univers (dans ce cas-ci, l'univers politique international). Il ne faut pas confondre les paradigmes avec les théories scientifiques. Plusieurs modèles théoriques peuvent coexister et même s'affronter à l'intérieur d'un paradigme, mais ils partagent tous les mêmes principes fondamentaux et ont donc une sorte d'« air de famille ». La façon de voir les choses fournie par un paradigme est complexe; elle comprend des axiomes définissant une ontologie et une épistémologie, et un ensemble de valeurs. Des postulats du paradigme découlent des prédictions sur l'évolution de la réalité des prescriptions pour l'action.

Tout paradigme définit les principales unités constituant le monde. C'est son ontologie. En relations internationales, les différents paradigmes identifient les individus, les groupes politiques ou bureaucratiques, les États, les classes sociales, l'économie-monde capitaliste ou la société mondiale comme constituantes de base de l'univers politique. Des paradigmes rivaux acceptent bien sûr l'existence empirique ou conceptuelle de ces entités, mais divergent à savoir quelles unités d'analyse sont les plus fondamentales pour expliquer la dynamique de la société internationale et les causes spécifiques de la guerre et de la paix, du changement et de la stabilité, de la justice et de l'exploitation.

La perception de ce qu'est la réalité dépend aussi d'une épistémologie, c'est-à-dire des moyens d'acquérir la connaissance. Chaque paradigme possède ainsi une

2. Thomas KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1983.

3. Voir la discussion de John VASQUEZ dans *The Power of Power Politics: A Critique*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1983, pp. 1-2.

définition des instruments méthodologiques pertinents et fiables permettant l'explication. Par exemple, en relations internationales, comme dans toutes les sciences sociales,⁴ il y a débat entre les empiristes qui n'admettent l'existence que des choses mesurables par l'expérimentation, et les réalistes épistémologiques (à ne pas confondre avec les réalistes politiques) qui estiment que l'apparence des choses masque souvent les causes fondamentales des événements, des comportements et des processus. Les premiers rejettent les notions manipulées par les seconds, parce qu'inobservables, par exemple les classes sociales, l'économie-monde ou la société mondiale.

Enfin, tout paradigme contient, implicitement ou explicitement un exemple de normes et de valeurs suggérant des prescriptions et des proscriptions à l'action. Par exemple, le paradigme traditionnel des relations internationales, le réalisme, considère ontologiquement l'univers politique mondial comme un milieu anarchique dans lequel les États luttent pour leur survie et leur expansion. Cette ontologie serait confirmée par l'expérience de la politique étrangère qui enseigne que les hommes d'État doivent éviter l'idéalisme et le messianisme et s'en tenir à une politique rationnelle et prudente basée sur la seule poursuite de l'intérêt national. Naturellement, cette norme de conduite diffère considérablement des prescriptions des fédéralistes, des fonctionnalistes ou des marxistes qui, de diverses façons, préfèrent l'action politique rompant avec les normes traditionnelles de la *Realpolitik*.

La notion de paradigme proposée ici (un ensemble cohérent de propositions ontologiques, épistémologiques et normatives) est heuristique et idéaltypique, si l'on considère que rarement en pratique les individus articulent aussi clairement leur vision du monde. Néanmoins, les catégories utilisées facilitent l'analyse des conflits politiques et idéologiques qui se déroulent autour de la connaissance scientifique et théorique.

L'approche de la connaissance dominante en relations internationales est fondamentalement positiviste et rationaliste. On cherche les lois du comportement qui expliqueraient la politique internationale et permettraient de la maîtriser. On érige une seule vraie méthode du savoir et on délégitimise les approches adverses. Le mode rationaliste fonde le paradigme réaliste, mais il est aussi partagé par plusieurs libéraux et marxistes. La critique du réalisme que nous émettons dans ce texte vise donc aussi l'édifice des sciences sociales basé sur l'approche rationaliste et positiviste de la connaissance. Nous visons à une déconstruction de la discipline des relations internationales inspirée par le débat post-structuraliste. Cette critique s'attaque à la notion rationaliste voulant qu'il y ait une logique universelle au-dessus de l'Histoire (c'est-à-dire au-delà des sujets pensants et agissants qui font la société) et à l'ambition positiviste de la mettre à jour scientifiquement. Surtout, l'approche post-structuraliste de la connaissance cherche à affaiblir les prétentions de l'hégémonie rationaliste en exposant la subjectivité, l'ethnocentrisme et les positions normatives latentes des théories apparemment objectives.

4. Voir R. KEAT, et J. URRY, *Social Theory as Science* (2^e éd.), Londres, Routledge & Kegan Paul, 1982.

Pour le post-structuralisme, toutes les prétentions à la connaissance sont des jeux de pouvoir, des manipulations de symboles dans le but de soumettre, de faire taire ou de résister à d'autres interprétations de la réalité. En bref, notre position implique que tout savoir est paradigmatique. Nous estimons que la théorie doit être envisagée dans son contexte historique et normatif⁵ et donc jugée à la fois sur ses mérites intrinsèques (cohérence, logique, etc.) et sur ses conséquences. En relations internationales, les structuro-réalistes, largement influencés par le positivisme, ne perçoivent pas les choses de cette façon. Ils se considèrent les héritiers de la recherche légitimement accumulée (parce que basée sur les préceptes positivistes) et non comme les tenants d'une vision du monde particulière.⁶ Ils considèrent le réalisme comme la « science normale » (d'après l'expression de Kuhn) des relations internationales. Nous considérons que le réalisme est tout simplement hégémonique dans le champ académique des relations internationales.

Ceci nous amène à la question de l'hégémonie d'un paradigme dans une discipline. Le mot « hégémonie » est le plus souvent employé dans l'un ou l'autre des deux sens : premièrement, l'hégémonie dénote la puissance de l'État dominant à l'intérieur d'une certaine constellation diplomatique. Cette notion est familière aux spécialistes de l'histoire des relations internationales : par exemple, l'hégémonie britannique au XIX^{ème} siècle. Deuxièmement, l'hégémonie est la domination idéologique d'un groupe qui lui permet de s'assurer la légitimité et l'autorité nécessaires pour gouverner en présentant sa propre vision du monde comme le « sens commun », la seule façon raisonnable d'envisager les choses. Cet usage du concept d'hégémonie issu de l'œuvre d'Antonio Gramsci⁷ est le plus courant dans les sciences sociales. On parlera ainsi de l'hégémonie de la bourgeoisie dans la société civile ou, à la suite de Robert Cox, de l'hégémonie de la bourgeoisie dans la société internationale.⁸ C'est la version du concept d'hégémonie que nous utiliserons.⁹

Un paradigme est hégémonique lorsqu'il domine et absorbe les visions du monde alternatives. L'hégémonie constitue en fait un processus intellectuel par lequel la connaissance issue de paradigmes rivaux est neutralisée ou même assimilée à la connaissance et aux valeurs dominantes. Les agents humains de ce processus ne sont pas, bien entendu, les politiciens, les militaires ou les capitalistes, mais les

5. Voir R.W. MANSBACH, & Y.H. FERGUSON, « Values and Paradigm Change: The Elusive Quest for International Relations Theory », dans M.P. KARNS (dir.), *Persistent Patterns and Emergent Structures in a Waning Century*, New York, Praeger, 1986, pp. 11-34.

6. Voir Kal J. HOLSTI, *The Dividing Discipline: Hegemony and Diversity in International Theory*, Boston, Allen & Unwin, 1985.

7. Voir Antonio GRAMSCI, *Selections from the Prison Notebooks*, (trad. Q. Hoare & G.N. Smith), New York, International Publishers, 1971. Voir aussi C. MOUFFE, « Hegemony and Ideology in Gramsci », dans C. MOUFFE (dir.), *Gramsci and Marxist Theory*, London, Routledge & Kegan Paul, 1979, pp. 168-204.

8. Robert W. COX, « Gramsci, Hegemony and International Relations Theory: An Essay on Method », *Millennium* 12 (2), été 1983, pp. 162-175.

9. Dans la suite du texte, nous réserverons donc le terme d'« hégémonie » pour qualifier la domination idéologique et nous utiliserons les termes de « prédominance » ou de « suprématie » lorsque nous parlerons de la domination d'un État dans le système international.

intellectuels et les communicateurs. La construction de l'hégémonie n'est toutefois pas une fin en soi et ne se limite pas à l'intelligentsia: elle procure la légitimation idéologique à une certaine pratique politique, que ses agents en soient conscients ou non. L'influence d'un paradigme hégémonique est sociétale et diffusée par de nombreux canaux: l'université, la bureaucratie, les leaders d'opinion, la presse, etc... Les paradigmes dominants orientent la pratique des autorités politiques responsables et les attitudes des individus et des groupes dans la société civile. Nous croyons donc que, si le réalisme et le néo-réalisme dominent la littérature théorique en relations internationales, ce n'est pas tant par leurs qualités explicatives intrinsèques que par leur rôle dans l'orientation et la légitimation de la politique des États.

Précisons que l'hégémonie n'est pas incompatible avec le pluralisme des idées. Des paradigmes contre-hégémoniques existent et font l'objet d'une certaine diffusion. Cependant, les agents de l'hégémonie consacrent bien des efforts à tenter de marginaliser les conceptions du monde différentes, soit en taisant leur existence, soit en utilisant des arguments faisant appel à la rationalité pragmatique pour les juger. Ainsi, on dénigrera des visions alternatives « nébuleuses » en les opposant à la dure réalité du « vrai monde ». Ou on invoquera la nécessité politique et même l'opinion publique pour justifier l'hégémonie. On se servira aussi des arguments de l'expertise technocratique et de l'information supérieure.¹⁰ Finalement, pour neutraliser les théories contre-hégémoniques, on tentera de les vider de leur contenu en assimilant certains de leurs aspects. Nous croyons que l'entreprise structuro-réaliste est une application de cette dernière stratégie, tout en ayant pour but premier de renforcer la capacité explicative du paradigme dominant de l'étude des relations internationales.

II – PRÉSENTATION DU DÉBAT INTERPARADIGMATIQUE EN RELATIONS INTERNATIONALES

Dans la communauté académique, un paradigme hégémonique définit le domaine d'étude et décourage l'évaluation critique. Le paradigme stipule les réponses aux questions fondamentales et légitimise un certain agenda de recherche. L'apprentissage se résume à l'internalisation et à la maîtrise du savoir et de la méthode paradigmatiques. La formation en relations internationales équivaut encore trop souvent aujourd'hui à la manipulation des principaux éléments ontologiques du réalisme; l'État, l'intérêt national, l'équilibre de la puissance, la dissuasion, les alliances, etc., sans une réelle exposition aux problèmes qui confrontent le réalisme et aux perspectives qui s'y opposent.

La domination du réalisme (et du néo-réalisme) sur la discipline des relations internationales est attestée par plusieurs auteurs. Alker et Biersteker ont étudié les syllabus de centaines de cours de relations internationales aux États-Unis pour

10. Pour une illustration de cette pratique de délégitimation des alternatives en politique internationale et étrangère, voir A. DORSCHT, & G. LÉGARE, « Foreign Policy Debate and Realism », *International Perspectives*, Nov.-Déc. 1986, pp. 7-10.

arriver à cette conclusion.¹¹ Kal J. Holsti reconnaît aussi l'hégémonie du réalisme après avoir passé en revue les principaux manuels de relations internationales publiés dans huit pays, dont le Canada.¹² Vasquez a catalogué les principales hypothèses testées par les chercheurs américains depuis le début des années 1960 et estime que la grande majorité d'entre elles est de teneur réaliste.¹³

L'hégémonie du paradigme réaliste sur la perception des relations internationales a des conséquences pratiques évidentes. Le paradigme valorise la politique de puissance et sert donc les intérêts et informe la pratique des gouvernants, et non des gouvernés. Il légitime la perspective des grandes puissances et n'est que de peu d'utilité pour les petits États ou les mouvements sociaux qui aspirent à transformer la politique mondiale. D'ailleurs, des auteurs aussi peu suspects de communisme que Stanley Hoffmann ou Kal J. Holsti reconnaissent que le réalisme et l'étude des relations internationales sont excessivement américanisés,¹⁴ ou à tout le moins caractérisés par l'« esprit de clocher anglo-saxon » (« *anglo-saxon parochialism* »).¹⁵ Le réalisme constitue donc un guide pour la pratique politique des grandes nations, surtout les États-Unis, la puissance dominante (mais déclinante) du XX^{ème} siècle. L'hégémonie intellectuelle du réalisme est tout simplement une forme spécifique de l'hégémonie idéologique et culturelle globale de l'Amérique. Cependant, la contestation de l'hégémonie américaine, à la faveur de son déclin, caractérise notre époque. La théorie des relations internationales est entrée dans cette phase de remise en question et notre champ d'étude se transforme en champ de bataille. Une « guerre de position » s'y déroule entre le paradigme hégémonique et ses adversaires.¹⁶

Le débat interparadigmatique est le troisième grand débat de la discipline des relations internationales. En comparaison, les deux autres affrontements furent de portée limitée, malgré leur intensité. Le débat de l'entre-deux-guerres entre le réalisme et l'idéalisme décrit par E.H. Carr¹⁷ avait des racines philosophiques profondes, mais se déroulait principalement dans le champ normatif: le problème essentiel touchait les fondations morales de l'action des hommes d'État. Durant les années 1960, la « révolution du behavioralisme » en sciences sociales donna lieu au

11. H.G. ALKER & T. BIERSTEKER, « The Dialectics of World Order: Notes for Some Future Archaeologist of International Savoir Faire », *International Studies Quarterly* 28 (2), juin 1984, pp. 121-142. Claire T. SJOLANDER a utilisé la méthodologie de Alker et Biersteker dans une étude exhaustive des syllabus de relations internationales au Canada. Elle conclut que le paradigme réaliste n'est pas aussi dominant ici qu'aux États-Unis: « The Teaching of International Relations in Canada » dans A. DORSCHT & G. LÉGARÉ (dir.), *Post-realism and the Emancipation of International Relations*, Ottawa, Carleton University Press, (à paraître).

12. HOLSTI, *op. cit.*

13. VASQUEZ, *op. cit.*

14. Stanley HOFFMANN, « An American Social Science: International Relations », *Daedalus*, Summer 1977, pp. 41-60.

15. HOLSTI, *op. cit.*, et « Along the Road to International Theory », *International Journal* 39, printemps 1984, pp. 336-365.

16. Richard K. ASHLEY, « Theory as War: Antonio Gramsci and the War of Position », conférence présentée à l'« American Political Science Association », Washington, 1984.

17. E.H. CARR, *The Twenty Years' Crisis, 1919-1939: An Introduction to the Study of International Relations*, Londres, Macmillan, 1939.

débat entre l'approche « traditionnelle » et l'approche « scientifique ». ¹⁸ Cet affrontement se déroula sur le terrain de l'épistémologie où il opposa deux méthodes. ¹⁹ Comme l'a démontré John Vasquez, le behaviorisme n'a pas remis en question l'ontologie ou les valeurs du réalisme traditionnel. La méthode changea mais les hypothèses de base restèrent les mêmes. ²⁰

Contrairement à ces deux engagements, le débat interparadigmatique se déroule à la fois sur les axes ontologique, épistémologique et normatif. Il se caractérise fondamentalement par une série d'attaques portées au paradigme réaliste de toutes provenances et à tous les niveaux.

Nous avons défini l'essence du débat entre les paradigmes. Avant de l'analyser plus en détail, parlons des forces en présence. La perception que le champ des relations internationales est aujourd'hui divisé entre paradigmes opposés est très partagée, mais les auteurs ne s'entendent pas entre eux sur l'identification de ces grandes écoles de pensée. Presque tous les commentateurs divisent la discipline des relations internationales en trois paradigmes mais leurs critères de différenciation varient beaucoup. Un premier ordre de typologies met l'accent sur les différences épistémologiques entre paradigmes. Ainsi, Banks oppose le behaviorisme, le pluralisme et le structuralisme; ²¹ Alker et Biersteker identifient les traditionalistes, les behavioristes et les dialecticiens en relations internationales; ²² et Korany sépare le réalisme, le behaviorisme, le marxisme et le néo-marxisme. ²³ D'autres auteurs distinguent les paradigmes par leurs fondements ontologiques. C'est le cas de Rosenau définissant les paradigmes « stato-centrique » (« *state-centric* »), « multi-centrique » (« *multi-centric* ») et « global-centrique » (« *global-centric* »). ²⁴ Les prescriptions politiques des paradigmes inspirent à Falk et Kim la distinction entre les paradigmes de maintien du système (« *system maintenance* »), de réforme du système (« *system reform* ») et de transformation du système (« *system transformation* »). ²⁵

Mais, ces typologies se limitent à un seul critère de différenciation des paradigmes, alors que nous insistons sur une définition tenant compte des niveaux

18. Voir le recueil de textes de K. KNORR, & J.N. ROSENAU (dir.), *Contending Approaches to International Politics*, Princeton, Princeton University Press, 1969.

19. Il s'agissait en fait d'un conflit de méthodes se déroulant à l'intérieur du cadre épistémologique du positivisme, lequel n'était pas contesté.

20. VASQUEZ, *op. cit.* D'ailleurs, Vasquez a porté par ce biais une des attaques les plus dévastatrices contre le réalisme. Il a démontré que la grande majorité des hypothèses réalistes testées dans la littérature behavioriste ne furent jamais confirmées. Il en conclut que le réalisme est réfuté par les canons mêmes du positivisme adopté par ses protagonistes.

21. M. BANKS, « The Evolution of International Relations Theory », dans BANKS (dir.), *Conflict in World Society*, Brighton, Weatsheaf, 1984, pp. 3-21.

22. ALKER & BIERSTEKER, *art. cit.*

23. Bahgat KORANY, « une, deux ou quatre... : les écoles de relations internationales », *Études internationales* 15 (4), décembre 1984, pp. 699-726.

24. James R. ROSENAU, « Order an Disorder in the Study of World Politics », dans R. MARGHOORI, & B. RAMBERG (dir.), *Globalism Versus Realism: International Relations Third Debate*, Boulder, Westview, 1982, pp. 2-5.

25. Richard A. FALK, « Contending Approaches to World Order », dans Kim FALK, & MENDLOVITZ (dir.), *Toward a Just World Order*, vol. 1, Boulder, Westview Press, 1982, pp. 146-174.

ontologique, épistémologique et normatif. Certaines typologies fournissent une image plus complète des différences paradigmatiques, même si elles sont peut-être méthodologiquement moins rigoureuses. Dans cette veine, mentionnons la division de Kal J. Holsti entre réalisme, globalisme et néo-marxisme;²⁶ les catégories de réalisme, pluralisme et structuralisme retenues par Michael Banks;²⁷ et la distinction de Viotti et Kauppi entre réalisme, pluralisme et globalisme.²⁸

Les termes de « réalisme » et de « marxisme » nous conviennent très bien, et nous ajouterons à notre classification le « transnationalisme » et le paradigme dit de la « société mondiale » souvent confondus en un seul paradigme. Nous nous éloignons donc quelque peu de la tendance générale en identifiant quatre paradigmes principaux de l'étude des relations internationales : le réalisme, le transnationalisme, le mondialisme et le marxisme. Voyons maintenant l'histoire de leur guerre de position.

III – L'OFFENSIVE CONTRE LE PARADIGME HÉGÉMONIQUE

A — La position réaliste

Le réalisme a été développé au fil des années par les Niebuhr, Herz, Morgenthau, Aron, Carr, Kissinger, Kennan et Waltz.²⁹ Ce paradigme reconnaît l'État comme l'acteur premier et fondamental des relations internationales. Le nombre croissant d'acteurs non-étatiques comme les firmes multinationales, les organisations internationales ou transnationales ne remet pas vraiment en question cette ontologie, car les réalistes expliquent que ces nouveaux acteurs n'acquièrent de l'influence qu'en raison des calculs ou de la négligence des États.³⁰

L'anarchie internationale est assumée. Le conflit, généré par la pénurie perpétuelle de ressources et de capacités, constitue le milieu existentiel des relations

26. HOLSTI, *op. cit.*, 1985.

27. Michael BANKS, « The Inter-Paradigm Debate », dans M. LIGHT & A.J.R. GROOM (dir.), *International Relations: A Handbook of Current Theory*, Londres, Frances Pinter, 1985, pp. 7-26.

28. P.R. VIOTTI, & M.V. KAUPPI, *International Relations Theory: Realism, Pluralism, Globalism*, New York, Macmillan, 1987. Soulignons les usages différents du terme de « globalisme ». Holsti ou Marghoori et Ramberg l'utilisent pour décrire le paradigme d'orientation libérale insistant sur les acteurs non-étatiques décrit chez Viotti et Kauppi par le terme de « pluralisme ». Ceux-ci réservent « globalisme » pour le paradigme basé sur la détermination par les structures économiques.

29. Une bonne présentation de ces classiques et des réalistes secondaires se retrouve dans K.W. THOMPSON, *Masters of International Thought*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1980. Le lecteur francophone formé à l'école de Marcel Merle (*sociologie des relations internationales*, Paris, Dalloz, 1982, 3^e éd.) pourra être surpris de retrouver Raymond Aron parmi les réalistes. Tout en reconnaissant que l'approche socio-historique se différencie du courant théorique principal représenté par Hans J. Morgenthau, nous devons l'inclure dans le paradigme réaliste car elle en partage l'ontologie et les valeurs. Voir à ce sujet la discussion de J.E. DOUGHERTY, & R.L. PFALTZGRAFF Jr., *Contending Theories of International Relations: A Comprehensive Survey*, New York, Harper & Row, 1981, (2^e éd.), pp. 120-124.

30. Voir par exemple Robert GILPIN, *U.S. Power and the Multinational Corporation*, New York, Basic Books, 1975.

entre États. Dans cette jungle, la survie devient le but fondamental des nations. Puisque la survie dépend de la possession de plus de capacités que ses compétiteurs, l'intérêt national équivaut à l'accroissement de la puissance. Les États, assumés acteurs unitaires, calculent rationnellement leurs coups pour maximiser leurs ressources de puissance.

En dépit de l'inexistence d'une autorité internationale pouvant imposer l'ordre par la force, les relations internationales se caractérisent pourtant par un minimum de stabilité imposée par la hiérarchie des États. Car, si les propriétés fonctionnelles de ces unités fondamentales sont semblables, il y a des différences énormes dans leurs capacités. Les coalitions d'États permettent d'ajouter à ces capacités et de maintenir l'équilibre entre les principaux rivaux du système international.

Le paradigme réaliste est plus vague au point de vue épistémologique. L'accent sur les forces universelles et immuables de la nature le rapproche du positivisme, mais les réalistes les plus traditionnels comme Morgenthau³¹ rejettent l'empirisme et le behaviorisme au nom d'une praxis herméneutique dans laquelle la séparation entre faits et valeurs n'a pas sa place.³² Pour E.H. Carr, la science des relations internationales fut fondée pour remplir un besoin : « tout jugement politique modifie les faits auxquels il s'applique », disait-il, « la pensée politique est en soi une forme d'action politique. La science politique n'est pas seulement la science de ce qui est mais aussi de ce qui devrait être ».³³ Les anciens réalistes étaient plus près des positivistes comtiens que des behavioristes. La génération postérieure, et surtout les structuro-réalistes contemporains, envisagent plutôt leur entreprise intellectuelle dans l'esprit du positivisme logique.

L'élégante simplicité conceptuelle du réalisme prend sa source dans une longue tradition philosophique remontant à Machiavel, Hobbes, et même Thucydide. Dans cette perspective, la géographie et la nature humaine déterminent l'action des États plutôt que la morale et l'idéalisme. Le pessimisme imprègne le réalisme comme le reconnaissent ouvertement Niebuhr, Morgenthau, ou plus récemment Gilpin.³⁴ Les réalistes sont sceptiques à propos des notions libérales ou dialectiques de progrès, de raison, de communauté, ou de bien commun. Ashley résume l'essence normative du réalisme dans le « théorème de l'impossibilité » ou la croyance qu'il est impossible de jamais satisfaire aux aspirations de l'Humanité en entier.³⁵

La discipline des relations internationales issue de ces éléments ontologiques, épistémologiques et normatifs du réalisme se construit à partir de la fin de la seconde guerre mondiale aux États-Unis. L'agenda de recherche fut dominé par les

31. Hans J. MORGENTHAU, *Politics Among Nations: The Struggle For Power and Peace*, New York, Alfred A. Knopf, 1978, (5^e édit.); voir aussi « Common Sense and Theories of International Relations », *Journal of International Affairs* XXI (1), 1967, pp. 207-214.

32. Voir Richard ASHLEY, « Political Realism and Human Interests », *International Studies Quarterly* 25 (2), Juin 1981, pp. 204-236; et « The Poverty of Neo-Realism », *International Organization* 38 (2), printemps 1984, pp. 226-286.

33. CARR, *op. cit.*, pp. 2-5. (la traduction est de nous).

34. Robert GILPIN, « The Richness of the Tradition of Political Realism », *International Organization* 38 (2) printemps 1984, pp. 287-304.

35. R.K. ASHLEY, *op. cit.*, 1981.

questions de puissance et de sécurité, de guerre et de paix, d'alliances et de dissuasion avec comme objectif de dériver des prescriptions pour la conduite prudente et efficace de la politique étrangère.

B — Le transnationalisme

Alors que Munich et l'invasion de la Pologne semblaient signaler la victoire définitive du réalisme sur l'idéalisme, David Mitrany élaborait déjà une autre alternative à la politique de puissance. Selon la perspective fonctionnaliste, l'État-nation serait de plus en plus inadéquat pour maintenir la paix, faire face à la complexité de la société moderne et répondre aux demandes des gens pour un meilleur niveau de vie. Ces tâches ne pourraient être prises en charge que par des organisations internationales fonctionnelles.³⁶ Cette vision libérale des relations internationales allait inspirer le mouvement d'intégration internationale et européenne. L'utopisme et le spontanéisme de Mitrany furent cependant abandonnés par ses émules, surtout les néo-fonctionnalistes, qui adjoignirent au fonctionnalisme une perspective plus sociologique. On commença à appliquer à l'ensemble des relations internationales des modèles inspirés par le structuro-fonctionnalisme, le pluralisme, le systémisme. L'étude de l'intégration régionale devint un domaine important de la discipline des relations internationales. La vogue du sujet déclina avec le ralentissement de l'intégration européenne, mais les notions manipulées par Deutsch, Haas, Lindberg ou Nye furent tout de même transposées au niveau du système mondial.

De fait, dans les années 1960, il devint évident aux yeux de plusieurs chercheurs que l'émergence des questions économiques, sociales et culturelles dans les relations internationales ne pouvait être expliquée par le paradigme réaliste, plus préoccupé des sujets de « haute politique ». De plus les événements de la guerre du Vietnam suggérèrent des doutes sur l'utilité de la force, l'instrument ultime de la diplomatie pour les réalistes. Un nouveau paradigme, appelé « transnationalisme » ou « théorie de l'interdépendance », s'affirma alors.

L'attaque du transnationalisme se déroula principalement au niveau ontologique. Les promoteurs de l'approche tentèrent de démontrer que la modernisation, définie comme l'augmentation des transactions internationales, affaiblit la primauté de l'État dans la politique mondiale.³⁷ Au plan normatif, la perspective transnationaliste posa un défi progressiste et libéral à l'éthique conservatrice du réalisme. On estimait que la modernisation rend possible un accroissement général de la productivité et la redistribution des richesses à l'échelle mondiale. Cet optimisme était typiquement américain et caractéristique d'une époque de croissance économique continue.

Le transnationalisme trouva son expression théorique la plus achevée chez Keohane et Nye³⁸ qui exprimèrent, dans le concept d'« interdépendance complexe »

36. David MITRANY, *A Working Peace System*, Chicago, Quadrangle Books, 1966.

37. Voir en particulier E. MORSE, *Modernization and the Transformation of World Politics*, New York, Free Press, 1976.

38. R.O. KEOHANE, & J.S. NYE Jr. (dir.), *Transnational Relations and World Politics*, Cambridge, Harvard University Press, 1970; KEOHANE & NYE, *Power and Interdependence: World Politics in Transition*, Boston, Little, Brown, 1977.

la sensibilité et la vulnérabilité des États et des sociétés aux demandes et aux valeurs provenant d'outre-frontières. Les politiques domestiques et étrangères deviennent entremêlées et impossibles à distinguer l'une de l'autre car l'agenda international comprend de plus en plus d'items économiques, sociaux et culturels. Un paradoxe crucial en découle : alors que les États déclinent en signification ontologique, leur importance fonctionnelle augmente à la faveur de la gestion des contacts et des programmes internationaux : les bureaucraties croissent, mais la maîtrise des événements échappe progressivement aux gouvernants. Dans le contexte d'interdépendance complexe, la politique étrangère n'est plus la poursuite rationnelle de l'intérêt national, mais un processus incertain de contrôle des divers demandes, contacts et initiatives issus à la fois de la société internationale et de la société domestique. La politique étrangère n'est pas tant volontariste et rationnelle que réactive et adaptative.

Keohane et Nye tentèrent de démontrer que, contrairement aux attentes du modèle stato-centrique, la distribution de la puissance entre États ne peut aider à prédire les résultats des négociations et des situations de marchandage, ni même les expliquer rétrospectivement, parce que la puissance n'est pas une ressource fongible (« *fungible* »). Autrement dit, l'avantage de puissance qu'un État possède sur un autre ne se traduira pas nécessairement par des gains dans tous les domaines fonctionnels (la puissance militaire, par exemple, ne procure pas aux grands États des règlements avantageux dans leurs négociations commerciales ou monétaires).

En dépit de la nouveauté des concepts et des questions qu'il avança, le statut paradigmatique du transnationalisme est assez problématique. D'abord, le paradigme est plutôt conventionnel au niveau épistémologique. Aucune remise en question du positivisme et de l'empirisme ne l'accompagna. Ensuite, Keohane et Nye ne pouvaient s'empêcher de revenir à des prescriptions de politique étrangère tout à fait traditionnelles, comme lorsqu'ils affirmaient : « We believe, therefore, that United States foreign Policy should attempt to assist the poor countries to control, choose between, and profit from transnational actors ».³⁹ En fait, Keohane et Nye furent toujours ambivalents par rapport au réalisme. Dans « *Power and Interdependence* », ils affirment ne pas rejeter d'emblée le réalisme, mais le confronter à une perspective différente.⁴⁰ Leur contribution fut en quelque sorte une amélioration du réalisme consistante avec la réorientation contemporaine du paradigme hégémonique. Keohane est devenu un des protagonistes majeurs du néo-réalisme et il explique ainsi sa coopération avec Joseph Nye : « ... we saw ourselves as adapting realism (...) rather than rejecting it ».⁴¹

Le paradigme transnationaliste a perdu de sa vigueur depuis quelques années. Néanmoins, sa contestation du réalisme a laissé des traces. Elle a certainement lancé le débat aux États-Unis sur la primauté et l'exclusivité des concepts et des valeurs réalistes.

39. KEOHANE & NYE, (dir.), *op. cit.*, p. 390.

40. KEOHANE & NYE, *Power and Interdependence...*, voir chapitre 2.

41. R.O. KEOHANE, « Theory of World Politics: Structural Realism and Beyond », dans A.W. FINIFTER (dir.), *Political Science: the State of the Discipline*, Washington, American Political Science Association, 1983, pp. 503-540 (p. 504).

C — Le mondialisme

Une tentative encore plus fondamentale de transcender la vision réaliste des relations internationales provient du paradigme de la société mondiale, ou mondialisme,⁴² associé aux écrits de John W. Burton. L'ontologie du mondialisme va au-delà de la notion transnationaliste d'une pluralité d'acteurs internationaux autour de l'État. Ici, le monde est perçu comme une toile d'araignée dont les fils symbolisent les multiples liens transnationaux.⁴³ L'objet d'étude des mondialistes est une totalité écologique, la société mondiale, dans laquelle les individus tentent de satisfaire à leurs besoins à travers diverses relations d'échange. Ces relations d'échange sont légitimes tant qu'elles ne sont pas entreprises par les autorités politiques au nom des individus. Les conflits internationaux modernes trouvent leur source non dans la quête de puissance mais au sein même de la société domestique, dans la frustration des individus causée par leur absence de maîtrise de l'accomplissement de leur destinée.⁴⁴ Les autorités politiques contemporaines traversent en quelque sorte une crise aiguë de légitimité. Burton a récemment développé la thèse voulant que la crise du capitalisme et du socialisme constitue une explication suffisante de la rivalité des grandes puissances aujourd'hui.⁴⁵

L'orientation épistémologique du mondialisme est ambiguë. L'approche n'est pas scientifique, dans le sens de la recherche d'un savoir utile, mais elle n'est pas simplement herméneutique non plus. Burton conçoit son effort comme une praxis orientée vers la solution des conflits par l'amélioration de la communication, de la prise de décision et de la participation populaire. Influencé par la théorie générale des systèmes, Burton utilise le langage de la cybernétique et du behaviorisme pour insister sur la nécessité d'une approche pluridisciplinaire orientée vers la compréhension des perceptions qu'ont les individus d'eux-mêmes et des façons dont ils adaptent leurs comportements aux circonstances sociétales.⁴⁶

Au point de vue normatif, le mondialisme s'écarte significativement du réalisme et même du transnationalisme. Mitchell soutient que l'élément normatif est central dans ce paradigme. La prescription de base du mondialisme valorise la création et le renforcement des relations d'autorité légitimes et la résistance aux relations illégitimes.⁴⁷

Le paradigme mondialiste en est encore à l'élaboration d'un agenda de recherche qui lui permettra de prendre une place durable dans l'étude de la politique internationale. La recherche sur la paix et le mondialisme s'influencent réciproque-

42. Cette perspective n'a pas été beaucoup diffusée dans la littérature de langue française aussi n'a-t-elle pas de nom largement accepté. Nous utiliserons « mondialisme », même si ce terme est souvent associé au courant d'idées cosmopolite proche du fédéralisme international.

43. Voir J.W. BURTON, *World Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972.

44. Voir J.W. BURTON, « World Society and Human Needs », dans LIGHT & GROOM (dir.), *op. cit.*, pp. 46-59; et C.R. MITCHELL, « World Society as a Cobweb: States, Actors and Systemic Processes », dans M. BANKS, (dir.), *op. cit.*, pp. 59-67.

45. J.W. BURTON, *Global Conflict: the Domestic Sources of International Crisis*, Brighton, Weatsheaf, 1984, p. 7.

46. BURTON, *op. cit.*

47. MITCHELL, *art. cit.*

ment et inspirent une littérature nouvelle et de qualité dans laquelle s'élabore le paradigme.

D — Le marxisme

La littérature marxiste sur les relations internationales est engagée dans un débat intraparadigmatique qui semble souvent plus passionné que la confrontation avec le réalisme. Notre brève revue du marxisme se limitera aux deux courants principaux à l'intérieur du paradigme : la théorie de l'économie-monde et la théorie des modes de production, dont les éléments ontologiques, épistémologiques et normatifs sont assez différents.

La théorie classique de l'impérialisme de Lénine, Boukharine ou Kautsky définissait l'impérialisme comme l'acquisition des marchés et des matières premières par le capitalisme monopoliste. La rivalité des bourgeoisies nationales dans cette quête expliquait les conflits européens, dont la première grande guerre. Toutefois, on peut avancer que Lénine, malgré ses apports à la théorie, est resté près de Marx par certains aspects surtout, car il estimait que l'impérialisme allait répandre le développement capitaliste dans le monde entier, diviser les sociétés en classes et ainsi créer les conditions de son déclin.⁴⁸ La perspective change à partir de Rosa Luxembourg. On mettra l'accent sur le niveau international structurel, sur la relation fondamentale d'exploitation de la périphérie par le centre développé. Le développement inégal devient la condition d'existence première du capitalisme. La hiérarchie internationale des États et des sociétés, la domination, l'exploitation et les conflits internationaux tirent leur origine de la structure économique mondiale. Ces notions commencent vraiment à faire leur effet à partir du milieu des années 1950, lorsque la pensée marxiste se renouvelle à la suite de la mort de Staline et surtout de la montée des jeunes nations. Les économistes du Tiers-Monde interpellent les économistes, sociologues et politologues occidentaux en soulignant le rôle de la division internationale et de l'échange inégal dans le sous-développement et la misère du Tiers-Monde.⁴⁹ La théorie traditionnelle des relations internationales est conviée à s'intéresser aux causes économiques de la hiérarchisation mondiale et des conflits.

La théorie de l'économie-monde de Immanuel Wallerstein représente la version la plus connue et la plus développée du structuro-marxisme en relations internationales.⁵⁰ Sa perspective de base, influencée à la fois par le structuro-fonctionnalisme méthodologique de Durkheim et les catégories de Luxembourg, est que le capitalisme, n'étant pas géré par un empire mondial, a besoin d'une hiérarchie mondiale tranchée entre États forts au centre du système et États faibles à sa périphérie pour

48. A. BREWER, *Marxist Theories of Imperialism*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1980, pp. 113-114.

49. Voir A. EMMANUEL, *L'échange inégal : essai sur les antagonismes dans les rapports économiques internationaux*, Paris, Maspéro, 1969.

50. Voir en particulier I. WALLERSTEIN, *The Capitalist World Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979 ; et *The Politics of the World Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

que s'opère le maintien du développement inégal nécessaire à l'accumulation. Ici, l'ontologie de base se résume à une structure prédominante, le marché mondial, qui détermine la division internationale du travail et la hiérarchie mondiale des États, laquelle est fonctionnelle pour le maintien du système.

Les critiques de la perspective de Wallerstein sont nombreuses et assez connues pour que l'on n'ait pas besoin de les revoir dans le détail. Mentionnons les accusations de déterminisme par les relations d'échange,⁵¹ ou de réductionnisme de l'explication à partir du niveau de l'État ou du mode de production local.⁵²

Plusieurs marxistes n'acceptent donc pas cette vision du capitalisme international en tant qu'ensemble de relations d'échange pour le profit. Ils proposent à la place de comprendre le capitalisme comme un mode de production s'introduisant dans les périphéries pour devenir plus ou moins bien articulé avec les modes de production indigènes. L'intégration de la périphérie dans le mode de production international et la transformation des formations sociales pré-capitalistes deviennent les sujets d'études principaux.⁵³ Cette expansion capitaliste se déroule dialectiquement, car l'intensification de l'exploitation — correspondant à l'extraction de la plus-value dans la production de biens de consommation destinés au marché mondial — donne lieu à des luttes sociales qui déterminent les relations sociales de production, les rapports de classes, les procès de travail, les échelles de prix et de salaires et les luttes politiques, à l'échelle mondiale comme au niveau local.

Les différences entre le structuralisme et l'approche des modes de production tiennent en grande partie à l'épistémologie. Contrairement aux autres paradigmes, le marxisme repose bien entendu sur la méthode dialectique. Toutefois, le statut dialectique de la théorie du « matérialisme structurel » est contesté. D'une part, l'approche est dialectique, si l'on réfère à une notion comme celle de « développement du sous-développement » de Andre Gunder Frank, représentant un processus de conditionnement et de détermination mutuels.⁵⁴ Néanmoins, l'épistémologie structuraliste est essentiellement synchronique et positiviste: la dialectique ne fait qu'introduire de nouveaux développements dans une structure fondamentalement auto-reproductrice. Quoique pas nécessairement empiristes, les approches structuralistes ont été l'objet de nombreuses tentatives pour les tester quantitativement, malgré les objections de ceux qui soulignent l'incommensurabilité du positivisme et de la dialectique.⁵⁵ Le structuralisme matérialiste de Wallerstein reçoit ainsi plusieurs attaques de la part de marxistes lui préférant la dialectique.⁵⁶

Au point de vue normatif, on peut noter une importante tension entre les deux approches. La perspective des modes de production demeure plus fidèle à la

51. R. BRENNER, « The Origins of Capitalist Development: A Critique of Neo-Smithian Marxism », *New Left Review*, juillet-août 1977, pp. 25-92.

52. BREWER, *op. cit.* Voir aussi le numéro spécial de *International Studies Quarterly* 25 (1), mars 1981.

53. Samir AMIN, *L'accumulation à l'échelle mondiale*, Paris, Anthropos, 1970.

54. A.G. FRANK, *Lumpenbourgeoisie, Lumpendevelopment*, New York, Monthly Review, 1972.

55. F.H. CARDOSO, « The Consumption of Dependency Theory in the United States », *Latin American Research Review* 12 (3), 1977, pp. 7-24.

56. Voir BRENNER, *art. cit.*

tradition révolutionnaire du marxisme, parce qu'elle assimile la dynamique principale des relations internationales à la lutte de classes. Sa prescription politique fondamentale insiste sur l'alliance entre les travailleurs salariés et les paysans de la périphérie contre le capital local pour échapper à l'impérialisme. Les alliances internationales contre le capital mondial sont aussi favorisées. L'approche structuraliste est critiquée car, en conceptualisant le système capitaliste mondial en tant que structure auto-reproductrice et déterminante, on s'écarte de la praxis de libération chère aux marxistes.⁵⁷ Frank reconnaît d'ailleurs que l'action révolutionnaire dans le contexte national a peu de chance de mener à la rupture avec le système mondial capitaliste.⁵⁸

Certains auteurs aimeraient bien résoudre les tensions entre la perspective structuraliste et l'approche des modes de production. Dans une tentative de synthèse, Bergesen a introduit la notion de « mode de production mondial » dans laquelle le niveau d'analyse est structural mais où l'on évite de considérer le capitalisme avant tout comme un ensemble de relations d'échange.⁵⁹ L'approche est ambitieuse, mais prometteuse. Elle pourrait mener à un paradigme marxiste plus homogène et aurait pour conséquence l'unification des champs académiques des relations internationales et de la politique comparée.

La critique du réalisme par les marxistes et, à un moindre degré, par les transnationalistes a eu pour conséquence capitale d'introduire les considérations économiques dans l'étude de la politique internationale. L'analyse marxiste de la dépendance et des relations nord-sud, de même que les recherches des libéraux sur les questions commerciales ou monétaires, ont forcé les réalistes à reconnaître la faiblesse de leur paradigme. L'économie politique internationale prend aujourd'hui une place épistémologique centrale, si bien que, comme Tooze l'a noté, elle pourrait même revendiquer son autonomie de la discipline traditionnelle des relations internationales et rivaliser avec le réalisme comme explication de la politique mondiale.⁶⁰ Les réalistes ont reconnu le danger, à tel point que leur effort théorique est accaparé depuis quelques années par les questions économiques. Toutefois, comme nous le verrons, le réalisme s'accommode assez mal de l'introduction de l'économie politique. En fait, le paradigme y semble irréductible et les tentatives d'augmenter son pouvoir explicatif se heurtent à des obstacles que la plupart des auteurs essaient tant bien que mal de contourner.

IV – LA RECONSTRUCTION DU RÉALISME

Dans cette section, nous allons étudier les contributions de trois auteurs importants dans la reformulation du réalisme. La littérature néo-réaliste ne se résume pas à Keohane, Waltz et Gilpin, mais ces auteurs nous ont semblé les plus

57. ASHLEY, *art. cit.*, 1984.

58. FRANK, *op. cit.*, pp. 138-145.

59. Albert BERGESEN (dir.), *Studies of the Modern World-System*, New York, Academic Press, 1980; et *Crisis in the World-System*, Beverley Hills, Sage, 1983.

60. R. TOOZE, « International Political Economy », dans Steve SMITH, (dir.), *International Relations: British and American Perspectives*, Oxford, Basil Blackwell, 1985, pp. 108-125.

significatifs puisqu'ils constituent des figures de proue de cette théorie, ce qui est attesté par les nombreuses références à leurs écrits dans la littérature de relations internationales.⁶¹ De plus, les modèles proposés par ces auteurs sont variés. Ils tentent tous de renouveler le réalisme, mais de façons différentes et significatives.

Malgré leurs différences, les auteurs étudiés partagent un objectif similaire: ils veulent rehausser la position hégémonique (faiblissante) du réalisme en le reformulant. La démarche privilégiée de cette reconstruction consiste à intégrer au réalisme des éléments ontologiques et surtout épistémologiques issus des paradigmes rivaux. Il s'agit de résoudre les anomalies du paradigme réaliste en y assimilant des éléments théoriques étrangers en prenant soin de les débarrasser de leur orientation normative originale trop critique des prescriptions réalistes. La critique, la réinterprétation et la contre-argumentation permettent aux néo-réalistes cette appropriation et l'extension conséquente de leur programme de recherche dans de nouvelles directions. Fondamentalement, ils tentent de protéger l'autonomie du politique qui, pour les anciens réalistes, justifiait l'existence de la discipline des relations internationales. Pour ce faire, paradoxalement, les néo-réalistes adoptent les éléments tirés du structuralisme et de l'économie politique qui, originalement, remettaient en question cette autonomie du politique. Les néo-réalistes ont donc critiqué et réinterprété le structuralisme et l'économie politique pour en limiter la portée théorique. De cette façon, l'assimilation de nouvelles notions est rendue possible et permet la modernisation d'un paradigme demeuré malgré tout essentiellement étatiste, rationaliste et positiviste. Ainsi le structuro-réalisme aspire-t-il à maintenir et à renforcer son hégémonie sur la pluralité de paradigmes existant désormais en relations internationales.

A — Kenneth N. Waltz

Dans *Theory of International Politics* publié en 1979, Waltz offrait la première version majeure d'un réalisme modernisé par une refonte épistémologique puisant au structuralisme.⁶² Toutefois, le modèle de Waltz est le plus conforme au réalisme traditionnel de la littérature néo-réaliste, car il constitue une tentative d'écarter les considérations économiques de la théorie et de renouveler l'analyse purement politique des phénomènes internationaux.

L'ontologie de base proposée par Waltz est le système international ou la structure des interactions entre États. À partir de ce point de départ, le but du chercheur en relations internationales sera d'évaluer à quel point la structure établie par la distribution inégale des capacités dans le système international détermine les tendances du comportement des États et établit les paradigmes de l'action politique possible.

Waltz définit les systèmes internationaux par trois éléments: 1) leur principe ordonnateur (« *ordering principle* ») (anarchie, hiérarchie, (dé)centralisation, etc.);

61. Voir VIOTTI & KAUPPI, *op. cit.*; LIGHT & GROOM, *op. cit.* Keohane, dans son anthologie du néo-réalisme, fait figurer plusieurs textes de Waltz, Gilpin et lui-même, voir R.O. KEOHANE (dir.), *Neorealism and its Critics*, New York, Columbia University Press, 1986.

62. K.N. WALTZ, *Theory of International Politics*, Reading, Addison-Wesley, 1979.

2) le principe de différenciation de leurs principales unités (États, empires, fiefs, etc.); et 3) la distribution des capacités entre ces unités. La théorie des relations internationales doit nous procurer une connaissance diachronique des différents systèmes en termes de leur durabilité et de leur bellicosité: les préoccupations réalistes fondamentales au sujet de la stabilité et de la guerre.

Le système international contemporain est anarchique, étatique, hiérarchisé et dominé par deux grandes puissances. Pour le comprendre, il faut utiliser une métaphore microéconomique. Il peut être assimilé à un marché compétitif et oligopolistique. Dans cette perspective, le système politique international ne s'apparente pas à une structure fonctionnelle pouvant être observée, mais à un genre de « sélecteur » qui récompense certains comportements et en punit d'autres. L'expérience de la compétition dans le système socialise en quelque sorte les États et détermine leurs futurs objectifs.⁶³ Les comportements des États ne peuvent donc pas être expliqués simplement en référence aux motivations et intentions de leurs dirigeants. Toute tentative d'expliquer les comportements internationaux à partir de variables sous-systémiques (domestiques) est qualifiée par Waltz de réductionniste. Ainsi, Waltz rejette-t-il pêle-mêle comme réductionnistes la théorie de l'impérialisme et les contributions des premiers systémistes américains en relations internationales comme Hoffmann, Kaplan ou Rosecrance.⁶⁴

Waltz refuse d'incorporer à son modèle toute variable sous-systémique car ce serait là déroger aux idéaux de cohérence, de parcimonie et de falsifiabilité prescrits pour la construction théorique par l'épistémologie positiviste à laquelle il adhère strictement. Sa position épistémologique rappelle à la fois Popper et Lakatos. Comme Popper, il envisage les lois scientifiques comme des régularités de comportement devant être expliquées par des théories. La théorie n'est pas simplement une induction ou une déduction logique, mais une création intuitive. Les hypothèses dérivées de la théorie doivent être testées. Leur falsification peut amener au rejet de la théorie, mais il est aussi possible, selon Lakatos, de réduire les ambitions explicatives de la théorie.⁶⁵

Le modèle de Waltz semble excessivement déterministe et statique, même aux yeux d'autres néo-réalistes. Ruggie estime que le modèle de Waltz ne peut rendre compte du changement dans les relations internationales, par exemple entre l'époque médiévale et l'époque moderne, car la différenciation entre les unités constituantes de ces deux systèmes prendrait sa source non dans la structure mais chez les acteurs eux-mêmes.⁶⁶ Aussi, Ruggie affirme qu'un élément structuraliste durkheimien ne se retrouve pas chez Waltz: la « densité dynamique » des transactions qui

63. *Ibid.*, pp. 73-74.

64. M.A. KAPLAN, *System and Process in International Politics*, New York, Wiley, 1957; S. HOFFMANN, « International Systems and International Law », dans HOFFMANN (dir.), *The State of War: Essays on the Theory and Practice of International Politics*, New York, Praeger, 1965, pp. 88-123; R.N. ROSECRANCE, *Action and Reaction in World Politics: International Systems in Perspective*, Boston, Little, Brown, 1963.

65. WALTZ, *op. cit.*, p. 11.

66. J.G. RUGGIE, « Continuity and Transformation in the World Polity: Towards a Neorealist Synthesis », *World Politics* 35 (2), 1983, pp. 260-285. Voir aussi KEOHANE, (dir.), *op. cit.*

affecte le niveau de coopération entre unités. Toutefois, le projet de Ruggie est d'améliorer le modèle de Waltz. On retrouve une critique plus élaborée chez Wendt qui soutient que la théorie néo-réaliste est ontologiquement réductionniste même si elle est épistémologiquement structuraliste.⁶⁷ Waltz (comme les autres néo-réalistes, d'ailleurs) ne peut proposer de théorie sociale, non-réductionniste, de l'État pouvant expliquer les origines de cette unité de base et du système lui-même. La structure internationale vue en termes de distribution de capacités n'est pas créatrice des relations internationales, mais n'est qu'un sélecteur des comportements étatiques. La hiérarchisation internationale reste encore à expliquer. Il nous semble que le structuralisme de Waltz procure au réalisme une nouvelle couverture épistémologique, mais qu'il ne peut cacher l'ontologie fondamentalement étatiste du paradigme ainsi que son incapacité à expliquer le changement sans référence au niveau domestique.

Normativement, enfin, Waltz partage le pessimisme typique du réalisme, particulièrement en ce qui concerne la folie des Hommes.⁶⁸ Malgré tout, il s'endort confortablement la nuit, confiant que l'équilibre bipolaire est stable et oppose un frein à tous les rêves grandioses de conquête ou de gouvernement mondial.

B — Robert Gilpin

La contribution de Robert Gilpin au néo-réalisme est plus complexe que celle de Waltz, même s'il partage l'idéal positiviste de parcimonie de ce dernier. Gilpin adopte une perspective d'économie politique et se consacre à l'étude du changement international et de ses répercussions.⁶⁹

Gilpin perçoit la nature du système international comme essentiellement inchangée depuis l'époque de Thucydide. Il exprime sa perspective réaliste de la façon la plus classique en définissant les relations internationales comme la lutte renouvelée pour la richesse et la puissance entre acteurs indépendants dans un état d'anarchie.⁷⁰ Malgré la pérennité de cette situation, Gilpin reconnaît la possibilité de certains changements internationaux. Le changement de système correspond à la transformation de la nature des acteurs constitutifs (ex: cités, empires, États, etc.). Le changement systémique se rapporte à la modification de la gouvernance du système (ex: changement de puissance dominante). Le changement d'interactions consiste en une évolution des rapports entre acteurs (ex: degré de coopération).

À travers l'histoire, les changements de système et systémiques se sont accompagnés de guerres généralisées. En particulier, les transitions entre règnes

67. A.E. WENDT, « The Agent-Structure Problem in International Relations Theory », *International Organization* 41 (3), été 1987, pp. 335-370. En fait, Waltz utilise un structuralisme épistémologique qui n'est pas la même chose que le structuralisme historique que l'on retrouve chez Braudel (la « longue durée ») ou chez les marxistes. Contrairement à Waltz, ces auteurs considèrent comme fondamentale la question de l'origine des systèmes et ne font pas que postuler l'existence de telle ou telle structure internationale dans leurs analyses.

68. WALTZ, *op. cit.*, p. 201

69. Robert G. GILPIN, *War and Change in World Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.

70. *Ibid.*, voir section 6.

hégémoniques se traduisent en conflits systémiques. Gilpin s'inspire avant tout dans son modèle de la thèse de la stabilité hégémonique développée par Modelski, Olson ou Organski et Kugler selon laquelle l'ordre international se développe sous la férule d'une puissance prépondérante.⁷¹ Les causes de la destruction de la dominance et de la montée des aspirants à la gouverne constituent le sujet d'étude fondamental de Gilpin. Comme la plupart des néo-réalistes, il est inquiet des conséquences belligènes que pourraient avoir sur l'équilibre mondial la baisse de la puissance américaine (ou de la volonté de l'Amérique de diriger le système international) et la lutte pour la suprématie qui en découlerait. Si Waltz conserve sa confiance dans la bipolarité et la dissuasion pour maintenir la paix, Gilpin ne se satisfait pas d'un tel optimisme parce qu'il a appris de *la guerre du Péloponnèse* que bipolarité n'est pas synonyme de stabilité et qu'il constate plutôt qu'il n'y a de paix que la *Pax Romana*, la *Pax Britannica* ou la *Pax Americana*. La suprématie n'est d'ailleurs pas simplement une position militaro-diplomatique, mais une situation à la fois politique et économique. Le déclin économique de l'Amérique pourrait avoir de graves conséquences en dépit (et possiblement à cause) de sa prééminence militaire car l'écart entre la répartition de la puissance économique-technologique et la direction politique du système est susceptible d'aviver les tensions entre l'État prédominant et les prétendants à la suprématie.

Le modèle de Gilpin est une construction théorique à la fois sociologique (holistique) et économique (individualiste).⁷² Son explication de la stabilité et du changement repose sur l'interrelation entre ce qu'il nomme les « préconditions matérielles » et la rationalité des acteurs. Les préconditions matérielles correspondent de près à la notion marxiste de forces productives. Elles se développent inégalement mais Gilpin ne s'intéresse pas beaucoup aux causes de la distribution des capacités dans le système. Il estime plutôt que les changements internationaux ne sont pas la conséquence directe de la variation de ces facteurs, mais résultent principalement du calcul de ceux qui bénéficient des altérations dans les conditions matérielles. Il applique un modèle microéconomique aux décisions internationales, stipulant que les acteurs espérant un bénéfice du changement international tenteront la modification du système et poursuivront leur effort jusqu'à ce que les coûts de cette entreprise soient supérieurs aux bénéfices. Le modèle ne se veut pas déterministe dans le sens du modèle de Waltz puisque chez Gilpin les décisions des unités constitutives affectent l'évolution du système. Cependant, le modèle microéconomique de Gilpin ne s'applique qu'inégalement au système international. La concentration des ressources mondiales implique que seulement une minorité d'acteurs peuvent espérer transformer la politique internationale. Le calcul rationnel face à l'évolution du système n'est qu'à la portée des Grands, alors que le comportement des petites unités sera structurellement déterminé.

Épistémologiquement, le modèle de Gilpin s'apparente à de l'économie politique positiviste de l'école du « *public choice* », car il applique les notions de

71. G. MODELSKI, « The Long Cycle of Global Politics and the Nation-State », *Comparative Studies in Society and History* 20 (2), avril 1978, pp. 214-235; M. OLSON, *The Rise and Decline of Nations*, New Haven, Yale University Press, 1982; A.F.K. ORGANSKI, & J. KUGLER, *The War Ledger*, Chicago, University of Chicago Press, 1980.

72. GILPIN, *op. cit.*, p. 9.

microéconomique aux décisions politiques. Sa théorie est basée sur une analogie avec l'économique et non pas sur une synthèse véritable des facteurs économiques et politiques. La révision du réalisme de Waltz emprunte aussi au structuralisme et à l'économique, mais il ne prétend pas, au contraire de Gilpin, faire de l'économie politique. Il nous semble qu'une véritable économie politique internationale devrait d'abord expliquer les causes de l'inégalité des préconditions matérielles.

Gilpin témoigne d'un optimisme prudent lorsqu'il s'agit d'évaluer les chances d'éviter une guerre hégémonique à notre époque caractérisée par la contradiction entre la redistribution de la puissance et la persistance d'une gouvernance hégémonique. Sa conclusion se base largement sur les caractéristiques au niveau sous-systémique : la stabilité domestique des deux supergrands et l'absence de perception panique de la décadence et du déclin aux États-Unis et en URSS.⁷³ Aussi, les armes nucléaires, les clivages politiques, économiques et idéologiques croisés et les bénéfices mutuels de la coopération économique imposent des limites aux pressions déstabilisatrices.⁷⁴ Gilpin veut donc montrer que la coopération internationale est possible et rationnelle, à l'intérieur de la logique réaliste de l'intérêt national. Cette conception volontariste de la politique ne se concentre cependant que sur les grands acteurs, tandis que les petits se voient relégués, en accord avec la conception réaliste traditionnelle, au simple rôle de spectateurs.

C — Robert O. Keohane

La tentative la plus systématique et la plus complète de reformulation du réalisme se retrouve dans l'œuvre de cet ancien défenseur du transnationalisme. Sa contribution s'étend à tous les niveaux de la reconstruction du paradigme, c'est-à-dire à l'ontologie, à l'épistémologie et aux valeurs.

Pour Keohane, le paradigme réaliste et ses catégories fondamentales — anarchie, États, puissance, intérêt, rationalité, équilibre, diplomatie, etc. — demeure utile comme théorie générale heuristique de laquelle des hypothèses peuvent être générées et testées. Keohane admet les failles du réalisme traditionnel à expliquer et prédire la politique internationale et c'est pourquoi il tente de reformuler la théorie en y adjoignant des éléments ontologiques et épistémologiques nouveaux. Cet effort est légitimé en référence aux idées du philosophe des sciences Lakatos. Celui-ci estime, au contraire de Popper, que la falsification d'hypothèses ne doit pas nécessairement mener au rejet de la théorie car il est justifié de retenir des théories falsifiées et même de les protéger avec des hypothèses *ad hoc* si le programme de recherche en cours est progressif, c'est-à-dire susceptible de générer la découverte de faits nouveaux.⁷⁵ Ainsi, Keohane explique le structuro-réalisme comme le réalisme amendé dans un « programme de recherche progressif ». ⁷⁶ Comme Holsti, Keohane reconnaît ouvertement la pertinence du débat interparadigmatique et la

73. *Ibid.*, pp. 237-240.

74. *Ibid.*, p. 244.

75. Voir I. LAKATOS, « Falsification and the Methodology of Progressive Research Programs », dans LAKATOS & MULGRAVE (dirs.), *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, pp. 91-196.

76. KEOHANE, *art. cit.* p. 505.

portée des critiques de John Vasquez et estime qu'il faut malgré tout considérer le réalisme comme le paradigme numéro un parce qu'il est épistémologiquement progressif et utile pour la pratique de la politique étrangère.

Dans son ouvrage récent le plus important, Keohane tente de démontrer que l'interaction des États peut être coopérative, même rationnellement (et plus encore dans des conditions de rationalité limitée).⁷⁷ Car même si l'harmonie naturelle n'existe pas, il est dans l'intérêt des États de former des régimes internationaux, c'est-à-dire des ensembles de règles et de normes qui limitent la capacité des États d'agir unilatéralement dans des domaines fonctionnels. Keohane dérive cette conclusion de la pratique des jeux. Il est bien connu que le comportement coopératif est irrationnel dans une seule séquence d'un jeu comme le « dilemme du prisonnier ». Or, si l'on répète le jeu, les adversaires commencent graduellement à coopérer pour éviter les pertes. Selon Keohane, en dépit de divergences d'intérêt à court terme, l'économie internationale se caractérise par la coopération, parce qu'il est dans l'intérêt à long terme des États d'éviter les coûts élevés de la non-participation aux accords fonctionnels. Nous sommes encore dans le paradigme réaliste: il s'agit d'États et ils sont guidés uniquement par leur intérêt national.

Dans le structuro-réalisme de Keohane, les États demeurent l'entité primordiale, mais les régimes internationaux constituent des acteurs secondaires.⁷⁸ L'importance de cette conclusion doit être évaluée à la lumière de ce qui est aux yeux des néo-réalistes le problème principal de la politique internationale: la stabilité. En fait, Keohane, comme Gilpin, est préoccupé par le présent déclin de l'empire américain qui fait planer la possibilité de la dislocation des relations internationales et de la guerre. Selon Keohane, cela peut être évité car, étant donné l'intérêt national à long terme des États et l'autonomie relative des institutions internationales, la coopération interétatique créée sous l'égide américaine peut perdurer.

En somme, l'intérêt national dicte l'établissement de structures internationales contraignantes. Cette conclusion se rapproche de l'idée de pacte social international prôné par l'école fédéraliste. Toutefois, les néo-réalistes n'adoptent naturellement pas la prescription fédéraliste d'union politique parce qu'ils continuent à postuler l'existence d'intérêts diplomatico-stratégiques fondamentalement opposés entre les États empêchant le passage de la coopération fonctionnelle à l'intégration politique. Nous croyons que ceci illustre l'irréductibilité de la sphère politique dans le réalisme, anomalie de l'« économie politique » néo-réaliste.

Pourtant, Keohane prétend que le structuro-réalisme est en fait de l'économie politique, ce qui le distingue du réalisme classique.⁷⁹ Il y a ici un emprunt épistémologique majeur aux opposants du réalisme. On refuse la politique et

77. R.O. KEOHANE, *After Hegemony: Cooperation and Discord in the World Political Economy*, Princeton, Princeton University Press, 1984.

78. Le courant néo-réaliste autour de la revue *International Organization*, représenté par les Krasner, Ruggie, Axelrod, partage cette orientation avec Keohane. Voir en particulier S.D. KRASNER, (dir.), *International Regimes*, Ithaca, Cornell University Press, 1983.

79. Encore une fois, c'est la tendance des auteurs précédemment mentionnés. Le pionnier de l'économie politique réaliste fut C.P. KINDLEBERGER (*Power and Money: the Politics of International Economics and the Economics of International Politics*, New York, Basic Books, 1970).

l'économie pures.⁸⁰ Toutefois, le néo-réalisme reste trop positiviste pour réellement intégrer ces deux savoirs. Les relations entre l'économie et la politique sont conçues mécaniquement plutôt que dialectiquement. C'est comme si l'économie fournissait des problèmes devant être résolus dans l'arène politique. L'économie demeure gouvernée par une logique différente, caractérisée par le calcul rationnel et instrumental basé sur les utilités marginales et orienté vers l'acquisition de valeurs d'usage. La richesse, définie par la satisfaction des besoins à travers la production et l'échange, constitue l'objectif économique. Cependant, Keohane perçoit que les écarts de puissance et les rapports de forces dérangent le marché, source de satisfaction des besoins.⁸¹ La séparation entre les deux sphères se confirme lorsque, dans sa discussion de l'hégémonie internationale, Keohane assume que la nature des besoins économiques de l'État est peut affectée par la puissance politique et qu'il considère que les besoins comme le statut ou la puissance ne font pas partie du domaine de l'économie politique. L'économie politique du néo-réalisme n'a rien à voir avec l'étude historique et holistique proposée par plusieurs critiques du réalisme.

La séparation entre les branches du savoir n'est pas le seul aspect du positivisme de Keohane. Il recherche un degré de rigueur scientifique plus élevé que celui du réalisme classique, qui n'aurait pas élaboré un ensemble de propositions pouvant être sujettes à des tests empiriques.⁸² Mais, plus encore que cette dévotion à l'empirisme, le positivisme de Keohane se révèle dans la séparation entre faits et valeurs et dans la croyance que le savoir scientifique peut être employé instrumentalement dans la gestion de la politique étrangère.⁸³ Le projet latent de Keohane est de déterminer les limites imposées par la structure internationale aux choix des hommes d'État.

Cette position est loin d'être neutre normativement. L'accent est mis avant tout sur les valeurs réalistes de stabilité et d'ordre. On tente de trouver un substitut fonctionnel à la dominance pour maintenir l'ordre. Keohane pense que les hommes d'État doivent soutenir les régimes créés sous l'hégémonie américaine. Il a gardé de sa jeunesse transnationaliste un fond d'optimisme puisqu'il croit que le comportement coopératif peut encore être rationnel après l'hégémonie. Toutefois, son approche est essentiellement conservatrice, en ce sens qu'il ne se pose pas les questions fondamentales à savoir si l'ordre hiérarchique est désirable ou non, et quelle valeur ont les institutions internationales contemporaines aux yeux de ceux qui n'en profitent pas.

Le néo-réalisme semble se différencier du réalisme par sa promotion ouverte de la méthodologie positiviste, et aussi par un certain nombre d'orientations ontologiques. L'étude des structures internationales en est une. Or, ironiquement, on l'entreprend dans le but de délimiter les effets des structures. Pour Waltz, par exemple, la structure est une entité théorique, un sélecteur des comportements,

80. KEOHANE, *op. cit.*, p. 21.

81. *Idem.*

82. KEOHANE, *art. cit.*, p. 510.

83. KEOHANE, *op. cit.*, p. 21.

plutôt qu'un déterminant ontologique. Chez Gilpin, la structure définit les acteurs principaux qui posséderont la possibilité de transformer l'ordre mondial. Le volontarisme est préservé et sert les buts politiques du réalisme. Les grandes puissances conservent leur autonomie et leur prééminence dans les choix politiques mondiaux. La primauté de l'État est donc assurée, malgré les apparences structuralistes.

L'appropriation de l'économie politique néo-classique sert aussi à protéger la primauté de l'État et l'autonomie du politique. Pour Keohane, l'économie crée des problèmes à résoudre politiquement. Comme nous l'avons vu, les deux domaines ne sont pas mutuellement déterminés, mais conjoncturellement reliés. La réaffirmation du politique implique la soumission de l'économie à la politique et se traduit chez les néo-réalistes les plus conservateurs par le projet néo-mercantiliste d'utiliser les leviers économiques et politiques pour restaurer l'hégémonie américaine.

La problématique structuro-réaliste se caractérise par la perception de la menace que constitue pour l'ordre international le déclin de la gouverne de l'Amérique. L'accent mis sur le rôle des puissances hégémoniques dans le maintien de la stabilité renforce encore une perspective axée sur les grands acteurs et justifie leur rôle. Les actions des plus faibles, qu'ils soient de petits États, des OIG, des ONG ou des FMN, sont perçues comme des attaques contre l'ordre international. Heureusement, la prépondérance des Grands se maintiendra, s'ils peuvent conserver un minimum de coopération entre eux.

CONCLUSION

Nous avons tenté de démontrer dans cet essai qu'il est possible d'interpréter la discipline des relations internationales comme champ de bataille entre conceptions du monde opposées. Nous avons mis l'accent sur la nécessité de déconstruire les théories pour en démontrer les orientations ontologiques, épistémologiques et normatives. Dans l'interprétation du débat interparadigmatique, nous avons insisté sur la position hégémonique du réalisme et sur les attaques qu'il reçoit de paradigmes opposés à son conservatisme, son rationalisme et son positivisme. Nous avons enfin illustré le processus intellectuel par lequel l'école néo-réaliste tente de réaffirmer l'hégémonie du paradigme.

Naturellement, notre critique de l'hégémonie réaliste repose sur des notions abstraites et nous n'avons pas ici confronté notre modèle à l'étude de la pratique politique. Cette tâche figure toutefois en bonne place dans l'agenda des critiques du réalisme et d'autres publications font d'ailleurs état de l'influence de l'hégémonie intellectuelle du réalisme sur la conduite des affaires extérieures.⁸⁴

84. Voir nos publications dans *International Perspectives*: « Canada's Foreign Policy » (mai/juin 1986, pp. 3-6); « Canada's International Role and Realism » (sept./oct. 1986, pp. 6-9) et « Foreign Policy Debate and Realism » (nov./déc. 1986, pp. 7-10); de même que DORSCHT & LÉGARÉ (dir.), *op. cit.*; et D.G. HAGLUND, « Unbridled Constraint: The Macdonald Commission Volumes on Canada and the International Political Economy », *Revue canadienne de science politique* 20 (3), sept. 1987, pp. 599-624.

Mais, la question principale émergeant d'une telle critique de la discipline concerne les conséquences de ce débat. Nous ne pouvons pas nous satisfaire de la simple déconstruction parce que, ultimement, la critique pour la critique est une position nihiliste. La place nous manque ici pour élaborer une alternative au réalisme et au positivisme dans l'étude des relations internationales. De toutes façons, cet effort de reconstruction ne fait que commencer, tout comme notre propre réflexion sur le sujet. Néanmoins, concluons brièvement en posant quelques jalons d'une discipline post-rationaliste des relations internationales et en situant le débat interparadigmatique dans cette élaboration théorique.

La perspective post-structuraliste de la connaissance rejette les prétentions de la science à tout expliquer et prédire. Dans cet esprit, nous estimons que la discipline des relations internationales s'écarte du positivisme et devra s'orienter vers l'étude des sujets humains et de leurs besoins. La diversité des individus et des groupes, au lieu d'être expliquée et subsumée sous des modèles et des structures à portée universelle, constituera le sujet d'analyse sociologique où les individus n'auront pas le rôle de spectateurs d'une pièce qui les dépasse ou de pions dans une partie d'échecs planétaire. À la place, on insistera sur l'idée que les sujets humains créent leur histoire et les institutions qui les aident ou les oppriment. Les structures réifiées comme l'État, la bourgeoisie ou l'économie-monde ne seront pas utilisées pour se dispenser d'étudier les individus et les groupes qui les composent et d'analyser les objectifs politiques à l'utilisation de ces symboles.

L'approche sera sensible à la diversité humaine qui s'exprime entre autres dans la rivalité des pratiques politiques inspirées d'intérêts, d'interprétations et de projets différents. La réalité sociale se construit ainsi, à travers les conflits souvent violents, mais susceptibles de négociation et de médiation. L'on n'assumera pas la détermination des comportements et pratiques des individus et des groupes, mais l'on étudiera simplement leur conditionnement et les influences sur leur évolution.

L'étude du débat interparadigmatique en relations internationales révèle la pluralité fondamentale des opinions et éclaire les rapports de forces dans notre discipline. La critique de l'hégémonie réaliste suggère les résistances à la domination et à l'absorption. Notre analyse du débat interparadigmatique équivaut donc à un appel au pluralisme dans la discipline universitaire et dans la société politique. La critique de l'hégémonie correspond à une manière différente de voir la science et la politique et constitue la première étape dans l'élaboration d'un paradigme non-rationaliste, non-positiviste et non-déterministe des relations internationales.